



N° JAU/09 - 26 décembre 1957

PORTRAIT DU COLONISÉ précédé du PORTRAIT DU COLONISATEUR

**par Albert Memmi
Edit. Corrèa 1957, 193 p.**

Nul n'était mieux préparé que Memmi pour une analyse impitoyable de la situation tragique du colonisé et du colonisateur. Déjà "La Statue de Sel" et "Agar" nous révélaient un vigoureux talent, un style incisif surtout dans le second roman et une autopsie profonde des sentiments humains.¹

Le sujet de cet essai sur la situation coloniale n'est pas neuf. Des sociologues, philosophes ou ethnologues ont déjà écrit des pages plus ou moins passionnées dans des revues comme "Esprit" ou "Les Temps Modernes", sans oublier O. Mannoni avec sa "Psychologie de la colonisation". •

La pensée de Memmi apparaît ici plus rigoureuse (trop même) et plus personnelle encore. Nul doute que l'on ne sente dans son ouvrage l'influence de Sartre qui semble avoir marqué ses écrits. A dire vrai, ces portraits du colonisé et du colonisateur apparaissent quelque peu factices et incomplets, tellement ils ont été schématisés par l'auteur et tant la réalité vécue est autrement évolutive. Il faut se souvenir, d'autre part, que Memmi est d'origine juive tunisienne et cela n'est pas sans avoir influencé son subjectivisme.

Néanmoins, ce petit livre est à parcourir. Il est propre à nous instruire et nous faire poser des points d'interrogation.

Trois chapitres divisent chacune des deux grandes parties de l'ouvrage.

Memmi se pose d'abord la question : "Le colonial existe-t-il ?" Sur le plan individuel comme sur le plan collectif, il est clair, dit-il, que le but et le sens du voyage colonial sont économiques. Ayant découvert le profit, le colonisateur découvre bientôt la situation misérable de l'indigène à côté de sa propre condition privilégiée. Nécessairement, il se rend compte de l'illégitimité de sa position. "Etranger venu dans un pays par les hasards de l'histoire, il est un usurpateur. Il faut donc qu'il s'accommode de cette situation".

Il est inutile de faire des distinctions parmi les Européens venus à la colonie. Tous ne sont pas dans l'aisance et certains sont exploités certes, mais le colonial qui n'aurait pas l'attitude du

¹ Cf. Comprendre, série jaune, n° 8 du 30/6/57 "Agar et les mariages mixtes en milieu juif".

colonisateur n'existe pas car "tous les Européens des colonies sont des privilégiés". Le "petit colonisateur" défend le système colonial, parce qu'il défend ses intérêts personnels, le privilégié étant une affaire relative. Il fait partie du même groupe des colonisateurs, potentats et maîtres de la situation. Sa classe objective est la même. Il participe à tout ce qui est fait dans la colonie en fonction des privilégiés. Il est d'un monde supérieur.

Les autres mystifiés de la colonisation sont les nationaux des autres puissances ou les assimilés de fraîche date (Italiens, Maltais, Juifs, Espagnols, Corses...² Chacun, opprimé par plus puissant que lui trouve toujours un moins puissant pour le tyranniser à son tour.

L'Européen qui débarque se trouve donc dans une situation de fait dont il ne peut refuser les conditions. Mais ayant découvert le sens de la colonisation, le nouvel arrivé, va-t-il s'accepter comme privilégié et confirmer la misère du colonisé, ou bien va-t-il se refuser ?

Il n'y a pas de fatalité, dit Memmi, pour tout colonisateur à devenir colonialiste. Les meilleurs s'y refusent. Plein de bonne volonté, le colonisateur reste et refuse le scandale de la colonisation. Mais il est très vite en butte à quantité de difficultés : sa position devient insupportable pour les autres, ses façons de faire tiennent du "romantisme humanitariste". Ayant pris conscience des injustices, il faudrait qu'il passe dans le camp des indigènes. Mais, "il n'est pas des leurs et n'a nulle envie d'en être". Même lorsqu'ils seront libérés, il ne tient pas à partager leur existence ! Racisme ? Il a découvert qu'il avait devant lui une autre civilisation et il ne peut s'empêcher de juger "ces gens" et "leurs mœurs bizarrement figées". Avant la colonisation toutefois, ces indigènes n'étaient-ils pas déjà en retard ? En fait, il ne sait trop que penser. La langue, les loisirs, la cuisine, etc... tout lui répugne.

"Le colonisateur ne peut que renoncer à une quelconque identification avec le colonisé.

- Pourquoi ne pas coiffer la chéchia dans les pays arabes et ne pas se teindre la figure en noir dans les pays nègres ?" (rétorquait un jour à Albert Memmi un instituteur communiste).

L'auteur en vient à parler du nationalisme et de la gauche³. Il remarque l'incontestable malaise de la gauche européenne en face du nationalisme. "La gauche actuelle est dépaycée devant le nationalisme". Elle s'inquiète de la forme nationaliste des tentatives de libération. L'homme de gauche, par tradition, condamne le terrorisme et l'assassinat politique. Que dire devant de tels actes ? En désespoir de cause, il se rassure en disant que de "tels agissements sont des erreurs c'est-à-dire qu'ils ne devraient pas faire partie de l'essence du mouvement". En fait le colonisé ne ressemble plus à l'image sous laquelle l'homme de gauche se l'était représenté.

"Les chefs colonisés ne peuvent pas froncer les sentiments religieux de leurs troupes, il l'a admis, mais de là à s'en servir ! Ces proclamations au nom de Dieu, le concept de guerre sainte, par exemple, le dépayse, l'effraye. Est-ce vraiment pure tactique ? Comment ne pas constater que la plupart des nations ex-colonisées s'empressent, aussitôt libres, d'inscrire la religion dans leur constitution ? Que leurs polices, leurs juridictions naissantes ne ressemblent guère aux prémisses de la liberté et de la démocratie que le colonisateur de gauche attendait ? (p. 47)

Alors, il espère que plus tard ces peuples se débarrasseront des tentations racistes et xénophobes de l'obscurantisme religieux qui viennent des bourgeois et des féodaux. Mais, plus cruelle constatation encore : le colonisateur de gauche se trouve pratiquement exclu du mouvement de libération. Il avait refusé la colonisation au nom de l'idéal socialiste et il avait milité dans ce but.

"Or, il découvre qu'il n'y a pas de liaison entre la libération des colonisés et l'application d'un programme de gauche. Mieux encore, qu'il aide peut-être à la naissance d'un ordre social où il n'y a pas de place pour un homme de gauche en tant que tel, du moins dans un avenir prochain" (p. 49)

² Sur "Le portrait du juif colonisé", voir Memmi dans "L'Arche" (n° 6-7 ; juin/juillet 1957, p. 23-24).

³ Ces pages ont paru dans "Les Temps Modernes" d'avril 1957 Félix Garas y répond dans "l'Action" du 15/4/57. Les perspectives d'avenir du socialisme en Afrique du Nord suscitaient également des réflexions désabusées à Cohen Hadria. J. Riès remarque aussi que le socialisme recule là où triomphe le nationalisme : "Revue Socialiste" n° 106-107-108 des mois d'avril, mai, juin 1957 "L'Heure de la Lucidité". Voir la réponse de Cohen Hadria dans le n° 109 de juillet 1957.

On lui dira même que "le destin du colonisé ne le regarde pas". "Ce que le colonisé fera de sa liberté ne concerne que lui" !

Il commence à comprendre alors que "l'attitude des gens de gauche, en Métropole est bien abstraite". En fin de compte, lui, colonisateur de gauche, "se demande s'il n'a pas péché par orgueil en croyant le socialisme exportable et le marxisme universel" et il ne lui reste qu'à oublier provisoirement qu'il est de gauche.

Le colonisé, de son côté, n'accepte même pas cet homme de gauche.

"Pour comprendre ce point de vue, il faut avoir en tête ce trait essentiel de la nature du fait colonial : la situation coloniale est relation de peuple à peuple. Or il fait partie du peuple oppresseur et sera, qu'il le veuille ou non, condamné à partager son destin, comme il en a partagé la fortune... A vrai dire, le style d'une colonisation ne dépend pas d'un ou de quelques individus généreux et lucides. Les relations coloniales ne relèvent pas de la bonne volonté ou du geste individuel ; elles existent avant son arrivée ou sa naissance... Opprimés en tant que groupe, les colonisés adoptent fatalement une forme de libération nationale et ethnique, d'où il ne peut qu'être exclu" (p. 54-55).

La position de ce colonisateur est impossible. "Je, suis plus à l'aise avec des Européens colonialistes, avouait à l'auteur un colonisateur de gauche au delà de tout soupçon, qu'avec n'importe lequel des colonisés". Il refuse l'assimilation, il veut bien faire partie de la nouvelle nation, mais tout en restant citoyen de son pays d'origine; il n'a plus aucune efficacité politique, etc... bref, il est en pleine contradiction. Veut-il faire une remarque franche, émettre une réserve ? Il est aussitôt suspect et mieux vaut alors se taire.

"S'il ne peut supporter ce silence et faire de sa vie un perpétuel compromis, s'il est parmi les meilleurs, il peut finir aussi par quitter la colonie et ses privilèges... Cessant d'être un colonisateur, il mettra fin à sa contradiction et à son malaise" (p. 61)

* * *

Pour Memmi, le colonialiste est celui qui s'accepte comme colonisateur. On peut même dire que "le colonialisme est la vocation naturelle du colonisateur". C'est presque une fatalité, car "la situation coloniale fabrique des colonialistes comme elle fabrique des colonisés" (p. 77)

Son caractère le plus remarquable est la médiocrité et c'est le médiocre qui est le ton général de la colonie. Le colonialiste joue le rôle de l'usurpateur que Memmi appelle "complexe de Néron". Pour cela il fait en sorte que toute l'histoire soit réinterprétée à son profit.

Ses sentiments envers sa propre patrie sont dominés par une dialectique exaltation-ressentiment. Tantôt, il sera patriote et célébrera les grandeurs les qualités, les mœurs des gens de la Métropole; il assistera aux défilés et aimera la force, car il faut impressionner les colonisés tout en se rassurant soi-même. Il exigera que la Métropole soit conservatrice et lui-même soutiendra les méthodes réactionnaires (fascistes). En même temps, il nourrira un ressentiment contre les métropolitains. Chaque année, en effet, il rentre déçu et mécontent de ses vacances : les intérêts sont différents, on ne le comprend pas, etc...

Le colonialiste refuse le colonisé ; mais, sans celui-ci, la colonie aurait-elle un sens ? La relation fondamentale, unissant colonialiste et colonisé, est résumée dans le racisme. Cette attitude révèle pour notre auteur trois éléments :

"1° - Découvrir et mettre en évidence les difficultés entre colonisateur et colonisé.

"2° - Valoriser ces différences au profit du colonisateur et au détriment du colonisé.

"3° - Porter ces différences à l'absolu, en affirmant qu'elles sont définitives, et en agissant pour qu'elles le deviennent" (p. 96)

Ainsi, par exemple :

"le fait sociologique est baptisé biologique ou mieux métaphysique. Il est déclaré appartenir à l'essence du colonisé. Du coup, la relation coloniale entre le colonisé et le colonisateur, fondée sur la manière d'être, essentielle, des deux protagonistes, devient une catégorie définitive". (p. 97)

Il faut empêcher de toute façon que le fossé soit comblé entre les deux. Le colonialiste, par exemple, ne souhaite pas que l'Eglise réussisse : c'est-à-dire qu'elle obtienne la conversion de tous les colonisés.

En fin de compte, "le colonisateur qui s'accepte" se justifie en affirmant que la colonisation est légitime et qu'elle est éternelle. Quant au colonisé, il n'a qu'une chose à faire : être reconnaissant qu'on lui ait apporté les bienfaits de la civilisation. La conséquence est alors l'attitude de paternalisme chez le maître.

(Mais) "le paternalisme le plus généreux se cabre dès que le colonisé réclame ses droits syndicaux par exemple. S'il relève sa paye, si sa femme soigne le colonisé, il s'agit de dons et jamais de devoirs. S'il se reconnaissait des devoirs, il lui faudrait admettre que le colonisé a des droits" (p. 102).

* * *

Le portrait du colonisé est relatif au portrait précédent. A. Memmi écrit en effet : "Tout comme la bourgeoisie propose une image du prolétaire l'existence du colonisateur appelle et impose une image du colonisé" (p. 105). Il est entendu que ce colonisé mythique est paresseux, (tous les individus d'ailleurs du groupe colonisé sont paresseux, irrémédiablement). La paresse est constitutive de son essence ! C'est en outre, un débile, un voleur, un arriéré pervers, et même un sadique. La dépersonnalisation du colonisé est encore mise en valeur par "la marque du pluriel" : "Ils sont ceci... Ils sont tous les mêmes". Le colonisé n'est même pas libre de se choisir colonisé ou non : la liberté lui est déniée.

Quelles sont les situations du colonisé ?

"La carence la plus grave subie par le colonisé est d'être placé hors de l'histoire et hors de la cité. La colonisation lui supprime toute part libre dans la guerre comme dans la paix, toute décision qui contribue au destin du monde et du sien, toute responsabilité historique et sociale" (p. 122).

Le colonialiste dit : "Ils ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes !" Il conclut qu'ils sont chauvins parce qu'ils ont des revendications nationales. Mais le colonisé ne jouit d'aucun des attributs de la nationalité : il n'a pas de droits dans la cité et l'avenir des jeunes est bouché.

"Tôt ou tard, il se rabat donc sur des positions de repli c'est-à-dire sur les valeurs traditionnelles.

"Ainsi s'explique l'étonnante survivance de la famille colonisée : elle s'offre en véritable valeur-refuge. C'est l'impossibilité d'une vie sociale complète, d'un libre jeu de la dynamique sociale, qui entretient la vigueur de la famille, replie l'individu sur cette cellule plus restreinte, qui le sauve et l'étouffe" (p. 132-133)

La religion est une autre valeur-refuge.

"Réaction spontanée d'auto-défense, moyen de sauvegarde de la conscience collective, sans laquelle un peuple rapidement n'existe plus. Dans les conditions de dépendance coloniale, l'affranchissement religieux, comme l'éclatement de la famille, aurait comporté un risque grave de mourir à soi-même" (p. 134)

La sclérose de la colonie vient donc de cet "enkystement né de l'intérieur" et de ce "corset imposé de l'extérieur".

Bien plus, le colonisé semble n'avoir plus de mémoire culturelle : toutes ses institutions, ses fêtes sont mortes ou sclérosées. L'école, les arts, la littérature, la philosophie lui demeurent étrangères... Que dire du drame linguistique ? "Muni de sa seule langue, le colonisé est un étranger

"dans son propre pays". L'écrivain se servira de la langue du colonisateur pour réclamer la libération de la sienne : "La littérature colonisée de langue européenne semble condamnée à mourir jeune".

(Bref) "tout se passe comme si la colonisation contemporaine était un raté de l'histoire. Par sa fatalité propre et par égoïsme, elle aura tout échoué, pollué tout ce qu'elle aura touché. Elle aura pourri le colonisateur et détruit le colonisé". (p. 147)

Certes, le retard d'un peuple ne s'explique pas uniquement par le fait colonial, mais Memmi croit pouvoir dire que "le malheur historique propre aux colonisés fut la. colonisation" et que tout contribue à carencer le colonisé.

L'auteur pense que le colonisé a la possibilité d'une double réponse :

Sa première tentative serait d'essayer d'égaliser le modèle prestigieux, de lui ressembler jusqu'à disparaître en lui. Il aura honte de lui-même, se refusera pour aimer le colonisateur. Le terme extrême sera le mariage mixte. Il va s'appauvrir sans cesse, se rabaisser pour faire plaisir au modèle parfait et renier ses propres valeurs.

"De même que beaucoup de gens évitent de promener leur parenté pauvre, le colonisé en mal d'assimilation cache son passé, ses traditions, toutes ses racines enfin, devenues infamantes" (p. 160)

Mais cet effort est impossible. Bien plus, le colonisateur le refuse, le tourne en ridicule. L'échec n'est d'ailleurs pas dû seulement à des individus.

"Il est clair (...) qu'un drame collectif ne sera jamais épuisé à coups de solutions individuelles. L'individu disparaît dans sa descendance et le drame du groupe continue. Pour que l'assimilation colonisée ait une portée et un sens, il faudrait qu'elle atteigne un peuple tout entier, c'est-à-dire que soit modifiée toute la condition coloniale" (p. 164)

Il est donc vain de vouloir changer la condition coloniale sans supprimer la relation coloniale : "Dans les conditions contemporaines de la colonisation, assimilation et colonisation sont contradictoires".

La deuxième réponse du colonisé est la révolte : "elle est la seule issue qui ne soit pas un trompe-l'œil et le colonisé le découvre tôt ou tard". C'est un cercle infernal, une dialectique impitoyable que le colonisateur a mis en place : annihilation du colonisé chaque jour aggravée par le besoin de justification du maître. Le modèle sera rejeté violemment; mais paradoxe de cette situation coloniale,.

"le colonisé revendique et se bat au nom des valeurs mêmes du colonisateur, utilise ses techniques de pensée et ses méthodes de combat. (Il faut ajouter que c'est le seul langage que comprenne le colonisateur)" (p. 168)

L'auteur replace dans ce contexte-là la xénophobie et le racisme du colonisé. Il est évident que pour celui-ci "tous les Européens des colonies sont des colonisateurs de fait". Qu'il le veuille ou non l'Européen présent à la colonie ou celui... qui va débarquer est un colonialiste. Le colonisé a été mystifié et il a fini par accepter sa relégation dans l'autre moitié de l'univers. "Son racisme n'est, en somme, ni biologique, ni métaphysique mais social et historique".

Mais, las d'attendre et de s'anéantir, le colonisé s'affirme lui-même. Le jeune intellectuel, qui avait ultérieurement rompu avec la religion, se remet à jeûner ostensiblement, retrouve les vieux rites, réexplique les textes, découvre la religion comme lieu de communion avec le groupe entier. Il s'affirme solidaire de son peuple et là est le principal. Le salut de chacun coïncide avec celui de tout le peuple. Plus le colonisé aura fait effort vers l'assimilation (par le mariage mixte), plus il revendiquera sa liberté et s'affirmera différent du colonisateur.

* * *

"Je sais bien que le lecteur attend maintenant des solutions ; après le diagnostic, il exige les remèdes. En vérité tel n'était pas mon propos initial et ce livre

devait s'arrêter là. Je ne l'avais pas conçu comme une oeuvre de combat ni même comme une recherche de solutions : il est né d'une réflexion sur un échec accepté.

"... On n'avait jamais montré, me semblait-il, la cohérence et la genèse de chaque rôle, la genèse de l'un par l'autre et la cohérence de la relation coloniale, la genèse de la relation coloniale à partir de la situation coloniale". (P. 183-184)

Ses conclusions sont, d'une part, qu'être colonisateur est une maladie de l'Européen dont il doit être guéri. Le rôle du colonisateur de gauche est particulièrement invivable. D'autre part, un jour vient inmanquablement où le colonisé relève la tête. Son refus est alors absolu : il dépasse même la simple révolte pour être révolutionnaire.

"Si le colonisé cesse d'être cet être d'oppression et de carences, extérieures et intérieures, il cessera d'être un colonisé, il deviendra autre. Il existe évidemment des permanences géographiques et de traditions. Mais peut-être alors, il y aura moins de différences entre un Algérien et un Marseillais qu'entre un Algérien et un Libanais.

Toutes ses dimensions reconquises, l'ex-colonisé sera devenu un homme comme les autres. Avec tout l'heur et le malheur des hommes, bien sûr, mais enfin il sera un homme libre" (p. 193)

* * *

Ces analyses sartriennes de la situation du colonisateur et du colonisé ne manquent pas de clairvoyance. Elles débrident les plaies comme un bistouri aigu. D'heureuses précisions, d'ailleurs, viennent enrichir ces portraits dans lesquels les lecteurs de "*La Statue de Sel*" et de "*Agar*" auront reconnu maints thèmes de choix, images ou expressions chères à l'auteur. Le livre est "né d'une réflexion sur un échec accepté" nous dit Memmi. Une fois de plus, celui-ci nous a livré les résultats de son introspection, la douloureuse ambiguïté de son cas personnel à travers ces portraits partiellement vécus sans doute, en tous cas aux nombreux traits pertinemment observés. "Personnellement je me sens mieux à Paris que lorsque j'étais à Tunis", disait Memmi⁴. Dans "*Agar*", il écrivait également qu'il avait opté pour le Sud, pour la Méditerranée, mais, quelques pages après, il avouait que "le meilleur de lui-même, le plus libre, le plus universel" était du côté de Marie sa femme originaire du Nord.

Malgré ce subjectivisme ambigu, les portraits du colonisateur et du colonisé apparaissent trop rigoureux, trop figés et stéréotypés, même si de très nombreux traits en sont vrais. Un homme d'action, et non un philosophe les aurait certainement décrits d'une manière plus nuancée. Leur décantation et leur dépouillement contribuent à les durcir outre mesure⁵. On pense nécessairement à la réalité vécue où l'évolution des situations est souvent loin de ressembler à cette quasi-fatalité !

Néanmoins, Memmi a su mettre en valeur la relation de peuple à peuple, du fait colonial, l'importance du facteur collectif et de la solidarité de l'individu avec tous les siens dans la même situation⁶. Il est bien vrai que les bonnes volontés individuelles avec leurs bienfaisances ne suffisent pas à remédier au drame colonial: les meilleurs des colonisateurs subissent malgré eux à l'exécration vouée aux colonialistes. Et cependant, les chrétiens ne peuvent cesser de témoigner, individuellement et communautairement, pour une plus grande justice sociale et une plus grande compréhension mutuelle. La collectivité colonisée se sera, toutefois, révoltée avant que les témoignages individuels de charité aient atteint tous ses membres. C'est un groupe qui s'oppose à un autre et, à travers cet affrontement des personnes prises collectivement, ce sont des valeurs de culture et de civilisation qui s'affrontent.

⁴ Conférence-débat sur "Culture et colonialisme" au Cercle Ouvert à Paris, le 7 mai 1957.

⁵ "Je ne crois pas que jamais aucun des hommes qui ont effectivement lutté contre le système colonial de Gandhi à Allal el Fassi, ait prononcé contre lui une condamnation aussi totale" (Jean Lacouture dans "*Etudes Méditerranéennes*", n° 2, p. 152.

⁶ Ahmed Ben Salah, ex-secrétaire général de l'U. G. T. T. , écrivait : "La colonisation est dans le fond identique : un processus de dépersonnalisation d'un groupement social ou d'un peuple par un autre, la substitution d'impératifs externes à la volonté interne d'une communauté consciente ou inconsciente de son existence propre; dans les deux cas elle est dialectique évolutive, débouchant sur la prise de conscience". ("Signification et perspectives de la décolonisation" dans "*Esprit*" de juin 1957.

Si bien que l'auteur a, précisément, eu raison d'analyser ce repli vers les "valeurs-refuges" (famille, religion) et cette "affirmation de soi" du colonisé. On pourrait donner des exemples analogues pour les musulmans des Républiques soviétiques d'Asie Centrale. Ce phénomène classique de contre-acculturation manifeste une volonté de non-assimilation, une volonté de garder son quant-à-soi inviolable et sa personnalité.

La position du colonisateur de gauche est non moins bien décrite. Mais tous les hommes de gauche sont loin d'être de l'avis de Memmi sur cette question. Félix Garas répondait dans *L'Action* à l'opinion de Memmi ("Libérez-vous à gauche ou ne vous libérez pas du tout !") :

"Les complexes du "colonisateur de bonne volonté" ne tomberaient-ils pas si laissant de côté, ses préoccupations philosophiques, il choisissait ce pays comme on choisit un ami, pour lui-même ?"

Trop absolue et trop logique, l'analyse de Memmi ne tient pas assez compte de la complexité et des différences entre pays colonisés. Elle ne tient pas assez compte de l'évolution même de ces pays.

"La démonstration est impressionnante et décourageante en même temps. La question est de savoir si elle a une valeur aussi générale et absolue que le croit Memmi, à la lumière des événements d'Afrique du Nord et des aspects très particuliers qu'y a pris la revendication nationaliste ; l'évolution politique de l'Afrique Noire, par exemple, entre-t-elle exactement dans ce schéma ?"⁷

Même pour le Maroc, ce schéma pêche par sa généralité.

"La fin de la colonisation, est-ce seulement la fin de la domination exercée (...) de nation à nation ? Cela c'est une simple révolution politique. Mais reste alors le véritable problème celui de l'influence réelle d'une culture, d'une civilisation sur une autre. Au fond, s'il est vrai qu'un véritable bilan des bienfaits et des méfaits de la colonisation ne peut être dressé qu'après la fin de la colonisation, il est non moins vrai que cette fin n'achève pas tout".

"... A Memmi (qui est Tunisien et qui pense à l'Algérie) écarte d'un coup d'épaule la solution marocaine au drame colonial"⁸

Quant à la Tunisie, un observateur pouvait écrire :

"Ce n'est pas que tout cela (la revanche et la rupture) soit faux, bien au contraire. Les travaux de MM. Levis-Strauss, Georges Balandier et aussi la petite étude d'Albert Memmi qui rejoignait ce courant d'idées sont précieux. Mais ils sont incomplets en ce qu'ils décident, avec une hardiesse prématurée, de l'avenir de faits essentiellement évolutifs. Le besoin de rechercher des lois conduit ces sociologues à figer une réalité qui aujourd'hui éclate heureusement du cadre où ils ont cru pouvoir l'enfermer"⁹

Libéré de la domination politique de l'étranger, l'ex-colonisé demeure aux prises avec les vrais problèmes économiques, techniques, sociaux, démographiques. Il peut se créer une bonne conscience en répétant : séquelles de la colonisation!". Il est, enfin, un homme libre, dit Memmi.

La vérité n'en est pas moins que l'authentique libération de la personne humaine n'arrive pas automatiquement à la rupture du lien colonial. La magie des mots est une chose, la réalité quotidienne en est une autre.

⁷ "Preuves", n° 76 de juin 1957, p. 86.

⁸ C. Nicelet "Maroc 1957 ou portrait du décolonisé" dans *"Les Cahiers de la République"* septembre-octobre 1957, n° 9, pp. 37-38

⁹ Jean Daniel dans *"l'Action"* (du Néo-Destour de Tunis), n° 118 du 14 octobre 1957 et Ahmed Ben Salah, actuellement ministre de la Santé Tunisienne, écrivait dans "Esprit" (n° de juin 57) : "Sous peine de conduire à une marche à rebours, à une régression, la décolonisation ne doit pas être un processus inverse de la colonisation... Cette révolution n'est pas la destruction de l'acquis colonial, mais utilisation et réorientation fondamentale de cet acquis".

ଓ ଝ ଞ ଠ